



## **L'Anaconda et le Paresseux**

### **Un conte de Guyane**

*Marjolaine Serrier-Dubant*

Le jour de fin d'année était loin et tout le monde se croyait déjà en vacances. Madame Chow Min avait pourtant prévenu les élèves qu'avec ces belles journées l'envie de faire l'école buissonnière était justifiée mais qu'il fallait aller au bout pour passer en classe supérieure.

Mi avait travaillé toute l'année et s'était montrée sérieuse dans tous les travaux entrepris. Elle était en classe de troisième cette année. Elle savait qu'elle n'avait pas choisi une voie facile : ce serait le lycée et contre tous les avis de sa famille, elle voulait se donner les moyens d'aller à l'université pour devenir vétérinaire. Les animaux la fascinaient comme le milieu dans lequel ils vivent. Elle voulait vivre dans ce grand poumon de la terre qui lui tendait les bras. Elle rêvait de connaître la forêt.

Sa grande amie Danitia et ses acolytes, Anwar et Humphrey, eux aussi avaient fourni beaucoup d'efforts et songeaient également à ce futur incertain dont les adultes ne cessaient de parler. Tous les quatre s'étaient promis d'en profiter avant les grandes vacances et surtout avant le grand pas vers le lycée.

Lundi. Quelle chaleur ! L'air était moite et portait encore les odeurs de pluie de la veille. Comme chaque matin, les bus arrivaient à 7h30 et déposaient, comme convenu, le petit monde guyanais aux portes des écoles de Mana.

Mi, elle, venait de Javouhey, un petit village où se sont installés les Hmong il y a environ vingt cinq ans. Le long de la route, elle savourait les odeurs fraîches qui virevoltaient dans l'air et les magnifiques plantations qui se succédaient : oranges, citrons, papayes, bananes envoyaient des couleurs merveilleuses au lever du soleil et un brin de bonheur dans l'œil de chaque enfant. Danitia la rejoignait à environ seize kilomètres de là, à Charvein, village situé au croisement de la grande départementale qui mène d'un côté à Mana, et de l'autre à Saint Laurent du Maroni.

Danita était née au Surinam et était arrivée en Guyane suite à la vague d'immigration due à la guerre civile dans les années 90. Ses parents s'étaient installés d'abord dans la maison d'une de ses tantes, Mathilda, où ils avaient vécu la première année, puis ils avaient construit une petite maison sur pilotis à l'entrée de Charvein. Danitia fit ses premiers pas dans cette nouvelle maison qui aujourd'hui représentait tout pour elle : les légumes de l'abattis, avec les ignames et les patates douces que vendait sa mère au marché, les layons derrière la maison où elle partait jouer depuis son enfance avec ses frères, la jolie crique où elle se baignait chaque matin avant de partir à l'école.

Elles avaient pour habitude de faire le trajet ensemble, et de parler du monde, des amis, de l'école et de la forêt qui les fascinait, où, d'ailleurs leurs parents respectifs leur avaient formellement interdit de pénétrer seules. La forêt est dangereuse, leur avait-on dit, remplie de bêtes féroces et hostiles, d'animaux surnois et dangereux et de forces négatives que chacun déterminait scrupuleusement selon ses croyances. Mais intimement, elles se confiaient et se promettaient chaque matin depuis qu'elles se connaissaient qu'elles découvriraient la forêt ensemble.

L'arrivée au collège était un véritable rituel quotidien, la descente du bus, le petit sandwich acheté au camion que Mi partageait avec Danitia depuis maintenant près de quatre ans, et le contrôle de l'uniforme, bas bleu et haut blanc pour tout le monde, à l'entrée de l'établissement. Les journées étaient chaudes à cette époque de l'année et, à deux semaines de la sortie, les bancs des écoles commençaient à être réellement parsemés.

Nos quatre amis, eux, étaient là mais pour une toute autre raison : ils avaient décidé de se retrouver à l'heure de la récré pour discuter des derniers préparatifs de leur sortie secrète élaborée depuis des mois.



Mi et Danitia, face à leur désir de connaître la forêt avaient émis l'idée de s'évader par un petit layon juste après le pont de Mana.

Monsieur Marron était leur professeur de sciences et vie et de la terre et, bien qu'ils ne soient pas tous dans la même classe, ils avaient tous entendu parler de cette incroyable histoire, entre mythe et réalité d'un anaconda qui aurait été trouvé en compagnie d'un paresseux. Tel un couple, ils vivraient dans un arbre d'un siècle, racontait-on. Il est vrai que cette histoire avait fait le tour de la ville de Mana et de ses environs et beaucoup n'en croyait pas un traître mot. D'ailleurs même Monsieur Marron, qui leur avait fait part de cette trouvaille, restait sceptique quant à l'exactitude des faits.

Croyez-moi si vous le voulez, mais cette histoire avait aiguisé la curiosité de nos deux amies. Elles souhaitaient, désormais plus que tout, vérifier les faits de leurs propres yeux. Depuis, elles effectuaient des recherches sur les conditions de vie des paresseux et des anacondas. Mi, elle, se chargeait des reptiles et était devenue incollable sur le sujet. Elle avait découvert que cet animal, constrictor, avait pour habitude de manger des proies de la taille du paresseux et qu'il ne vivait absolument pas dans les arbres mais qu'il s'agissait plutôt d'un nageur hors pair. Puis, chose curieuse, il apparaissait dans les livres comme un grand solitaire, et nomade de surcroît, ce qui n'avalisait pas le concubinage supposé. Mi commençait réellement à se demander sur quoi étaient fondés ces racontars et surtout comment un anaconda pouvait vivre dans les arbres si cela ne faisait pas partie de ses habitudes. Quant à Danitia, elle étudiait cet animal étrange qu'est le paresseux. Communément appelé le mouton paresseux ou Ai, il ressemble à un singe au poil poivre et sel dont la tête et les griffes auraient été héritées d'une autre espèce. Laquelle? Nos deux amies n'en savaient rien mais elles avaient

souvent pu observer ces animaux bizarres qui, comme leur nom l'indique, ne s'activent guère, ni la journée ni la nuit, à la cime des arbres des forêts environnantes.

Anwar, l'un de leurs compères complices dans la secrète évasion dans le monde vert, était un garçon très vif, habitant Mana. Il en connaissait un rayon sur les ragots de cette histoire. Sa tante, Mme Yusuf se souvenait que, lorsqu'elle était enfant, cette fable courait déjà les petites rues de Mana. Les gens disaient, à l'époque, que l'anaconda devait mesurer plus de dix mètres, que c'était une bête féroce et enragée, entre dieu et démon... la nature n'avait pu créer une telle horreur. Quant au paresseux, il serait déformé de la tête au pied à force de fréquenter l'Anaconda. Madame Yusuf était persuadée qu'il s'agissait d'un mythe raconté dans le village afin de dissuader les enfants de s'aventurer dans la forêt. Mais depuis l'expédition du mois de janvier, l'affaire avait ressurgi et alimenté bon nombre de conversations. Des chercheurs brésiliens, surinamiens et français avaient monté cette expédition : ils avaient remonté l'Amana sur plusieurs kilomètres et s'étaient enfoncés dans la jungle tropicale à la recherche d'une plante rare qui servirait peut-être à guérir le cancer. Or, alors qu'ils avançaient dans cet environnement luxuriant et hostile, après quatre jours de marche laborieuse, ils se seraient trouvés nez à nez avec ce couple hallucinant. Entre attraction et répulsion, l'équipe de scientifiques aurait pris ses jambes à son cou et plutôt que de statuer sur cette découverte, aurait favorisé la thèse de l'hallucination collective. Lorsqu'ils revinrent, tous s'accordèrent à dire que ce qu'ils avaient vu ne pouvait être la réalité. Scientifiques de formation, ils ne pouvaient avaliser une thèse selon eux paranormale. Pourtant, seul l'un d'entre eux, Monsieur Tiouka, guyanais amérindien, vivant à Awala depuis sa tendre enfance, s'était attardé sur ce lieu qu'il décrivait, dans son article, comme chargé d'énergie. Il avait pris le temps, très discrètement, d'observer le couple. Selon lui, son existence ne pouvait être remise en cause et l'avoir vu de ses propres yeux donnait du crédit à toutes les légendes qu'il avait connues. Il émettait tout de même une objection: l'anaconda ne serait-il pas un boa arboricole dont la taille dépasserait l'entendement ? Ces collègues l'auraient pris, raconte-t-il, pour un fou buvant trop de cachiri<sup>1</sup>.

Nos quatre amis ainsi que tous les élèves du collège, toutes communautés confondues, avaient été secoués par cette histoire. L'expédition de scientifiques, l'article de Monsieur Tiouka et l'affaire exposée sur la place publique avaient fait s'activer les langues.



Au mois de février, Mi et Danitia avaient enfin une véritable enquête à mener et une véritable raison de braver les interdits de leurs parents respectifs. Elles décidèrent alors de préparer le projet, comme on leur avait appris en cours, de manière scientifique et construite.

Humphrey, cousin éloigné de Monsieur Tiouka, s'était joint au groupe en février, il était un ami de longue date d'Anwar et avait déjà eu quelques rendez-vous galants avec Mi, qui lui plaisait toujours autant. Il était un professionnel en matière de forêt et passait son temps à observer les animaux plutôt qu'à faire ses devoirs. Evidemment cette histoire lui avait mis l'eau à la bouche mais il ne s'était jamais aventuré aussi loin. Au mois de février, quand les filles avaient décidé de se lancer, elles avaient parlé de leur projet à Anwar, souhaitant avoir de l'aide, car seules, elles ne pensaient pas s'en sortir. Danitia avait été la première à en parler à Humphrey. Mi, trop réservée aurait rougi... Tous les trois avaient conclu que l'expérience de ce dernier, tant intellectuelle que physique, leur serait d'un grand secours.

Le projet avait mûri et tout était quasiment prêt pour que nos amis se jettent à l'eau. Le seul problème qui existait encore était de savoir comment ne pas inquiéter leurs parents et comment pouvoir s'évader quelques jours sans que personne ne se posât de questions. La tâche était délicate et il fallait faire preuve de finesse, comme seules savent le faire des adolescentes en fuite. Ils avaient bien conscience des risques qu'ils allaient encourir dans la jungle tropicale mais ils se sentaient forts tous les quatre et avaient bâti des liens entre eux que rien ni personne ne semblait pouvoir défaire. Les longs mois d'élaboration furent le théâtre de découvertes mutuelles des savoirs de chacun. Ils avaient échangé des visions du monde, ne sachant pas encore qu'ils étaient au début de la construction d'un savoir interculturel où la

complémentarité serait leur force. Ils avaient donc décidé de mentir, lucides sur cette pratique, ils n'avaient pas le choix. Ils diraient alors à leurs parents qu'une expédition en forêt de quatre jours était prévue par le collège au mois de juin pour finaliser l'année. Après s'être procuré, en douce, des formulaires d'autorisation parentale et avoir rédigé un joli projet de sortie bidon, ils les avaient tous convaincus. Seulement, ils étaient conscients de ne pas être à l'abri des discussions que ceux-ci étaient susceptibles d'avoir avec leurs professeurs, leurs amis ou encore leurs voisins. Ils se méfiaient de chaque parole, de chaque rendez-vous et de chaque rencontre au marché... Si bien qu'un mercredi, un mois jour pour jour avant le grand départ, au marché de St Laurent, la mère de Danitia fut sur le point de tout découvrir.

Ce jour-là, grand matin, le soleil se levait à peine sur la forêt et déjà Lucinda s'activait dans la maison. Une fois la voiture chargée, elle s'élança sur la piste en latérite avec Miraldo, son époux, ses cinq enfants dont Danitia et la petite dernière Lutetia, en direction de St. Laurent. Ce matin-là, Danitia sentait cette pression monter sans trop savoir véritablement ce que c'était...mais quelque chose allait arriver, elle s'inquiétait. Alors qu'elle servait une cliente en oignons, pommes de terre et ananas, elle surprit sa mère à parler avec Melle Sancieux. Cette prof-là, une sacrée pipelette, il faut agir vite... rapidement avant qu'il ne soit trop tard et que plus rien ne soit récupérable. Danitia avait alors rendu la monnaie à sa cliente et s'était élancée jusqu'aux deux femmes, de telle manière qu'elle fit véritablement irruption dans la discussion. Sa mère la regarda d'un air grave, cela ne se fait pas. L'enseignante un peu désespérée face à une telle arrivée salua l'élève de manière plate, dit au revoir à sa mère et continua son marché. Ouf! Danitia se dit qu'elle avait bien agi et que le danger avait été réel, qu'il faudrait être vigilant à l'avenir.

La forêt est bien hostile pensait Mi, elle se sentait désespérée, démunie face à ces arbres gigantesques et cette végétation luxuriante et impénétrable. « Que faisons-nous ici ? » pensa-t-elle dans son for intérieur. Elle se rendait bien compte qu'un sentiment d'indécision, de peur et d'angoisse avait gagné peu à peu le groupe et que l'atmosphère était tendue. Il fallait parler mais personne n'arrivait à exprimer ce qu'il ressentait, comme si un blizzard épais s'était installé au sein de cette fragile et jeune communauté. Les quatre journées précédentes avaient été éreintantes et la belle euphorie du premier jour semblait s'être évaporée.



Le vendredi soir au crépuscule, comme convenu, nos quatre amis se retrouvèrent au pont de l'Amana. Après avoir effectué les dernières courses, le baluchon sur le dos, ils avaient entamé leur première marche sur le CD8 en direction de l'usine de riz. Ils avaient, comme prévu, selon l'itinéraire élaboré par Humphrey, tourné sur leur droite et amorcé une marche de deux heures dans un milieu hostile avec pour seule lumière la lune, présente ce jour-là. L'ambiance était alors excellente. Danitia n'arrêtait pas de tourner, elle paraissait charmée par ce décor surprenant, la pénombre de la forêt les accueillait à bras ouverts. Naquit alors une excitation incompréhensible dans le cœur de chacun, une sensation d'être libres comme jamais ils ne l'avaient été. Un moment de bonheur rare. Ils débouchèrent après cette lente progression menée par Anwar, coupe-coupe à la main sur une jolie clairière bien\_aménagée par l'empreinte de l'Homme. La lumière était sans pareille, la lune généreuse s'offrait à eux comme une madone protectrice et bienveillante. Ils installèrent leur campement à l'abri de grands ficus et s'endormirent presque aussitôt, vannés par la longue journée qui venait de s'écouler.

Le soleil n'avait pas encore atteint la cime des arbres mais sa lumière transperçait déjà les branchages, et envahissait la clairière d'une éblouissante clarté. Mi ouvrait les yeux sur cette nouvelle journée. De son hamac, elle apercevait le ciel orange, d'un ton surnaturel ; par-delà la moustiquaire, les oiseaux semblaient déjà s'affairer à leur tâche quotidienne. Un bruit troubla sa contemplation et après un léger effort pour se relever, elle aperçut Humphrey, près du feu, qui préparait le petit déjeuner. L'odeur du riz cuit et du poisson lui arrivait jusqu'aux narines. Encore un effort, et elle se trouva debout. Ses jambes lui semblaient lourdes. Quelle marche avons-nous faite, hier soir ! Et cela n'était rien en comparaison de ce qui les attendait.

Le campement était pratiquement levé, quand Danitia, partie chercher quelques feuilles de bananes pour les repas futurs, poussa un cri retentissant. Mi sursauta et se mit à courir vers elle, précédée d'Anwar, qui sabre en main, progressait plus rapidement. Danitia était allongée, consciente et affolée. Ses paroles étaient décousues, quasiment incompréhensibles, étouffées par des frissonnements et des gémissements de douleur. Il fallait qu'elle s'expliquât pour que nous puissions l'aider ! Les secondes parurent interminables à nos urgentistes, quand enfin un bruit dans les fougères les avertit d'une présence. Le calme étant revenu, Humphrey s'avança en direction du bruit. Un grage petits carreaux, le botrops brazili et atrox, se dressa devant lui, surpris. Il ne perdit pas son sang-froid et d'un geste vif et extraordinairement rapide, décapita l'animal. Il savait bien qu'il s'agissait d'un animal dangereux et qu'il avait certainement mordu Danitia.

Danita paraissait retrouver ses esprits. Humphrey expliquait que le grage avait eu une attitude défensive, et la morsure sèche était un peu douloureuse mais pas dangereuse. Heureusement, il aurait pu mettre en danger toute l'expédition et obliger nos amis à rebrousser chemin. Cependant, bien qu'il ne l'eût pas compromise, il l'avait retardée sérieusement. Nos amis ne prirent la route que deux heures après l'incident et le soleil déjà au zénith les écrasait de sa chaleur. La marche était encore plus pénible pour Danitia qui, blessée à la cheville, ressentait les derniers effets de la morsure à chaque pas. Mais elle était très forte et s'armait de courage pour penser à cette fabuleuse traversée avec ses amis en quête de vérité. Le layon que traçaient peu à peu Humphrey et Anwar lui apparaissait comme une marche difficile mais extrêmement constructive où chacun prenait le temps de faire une introspection, en silence. Les nombreuses musiques qu'offrait la forêt enveloppaient notre groupe d'une sérénité exemplaire. Ils marchèrent près de cinq bonnes heures sans faire de pause.





Le soleil commençait à décroître et la pénombre sur le layon commençait à gagner du terrain. Humphrey décréta qu'il était temps de chercher un endroit où passer la nuit. Au bout d'une heure de repérages nos amis trouvèrent un endroit douillet tout près d'une crique. Tous se baignèrent dans cette eau claire et fraîche : ce moment représenta une véritable délivrance pour tout le monde qui avait les jambes lourdes et ankylosées. Ils se lavèrent, installèrent le campement et mangèrent. Il ne devait pas être plus de sept heures, le soleil venait à peine de se coucher. Nos quatre amis enfouis dans leur hamac et moustiquaire étaient déjà bien loin dans le monde des rêves.

Anwar était chez lui entouré de sa famille, son petit frère n'arrêtait pas de lui répéter qu'il l'accompagnât dehors pour admirer sa nouvelle trouvaille. Anwar, physiquement fatigué, lui disait qu'il viendrait plus tard, quand soudain son petit frère se jeta sur lui avec une force incroyable. Il tomba alors du hamac et n'eut que quelques minutes pour se souvenir qu'il était en pleine forêt, accompagné de ses amis. Quand enfin il réalisa, il parvint à attraper sa lampe de poche et éclaira tout autour de lui. Les grognements semblaient venir de partout. Il aperçut une masse grise et comprit enfin. Des pécaris ! cria-t-il à pleine voix. Danitia, Humphrey et Mi sautèrent de leur hamac et rejoignirent Anwar. Dans la précipitation, Anwar entraîna la troupe. Ils se jetèrent dans la crique et atteignirent l'autre bord. Là se trouvait un arbre où tous grimpèrent sans réfléchir, suivant les pas d'Anwar. A l'abri du danger, sains et saufs, nos amis trempés jusqu'à l'os avaient froid et sommeil. Il fallait être patient, et Humphrey était presque déçu de ne pas avoir pris son fusil dans la course poursuite. Un pécaris pour le petit déjeuner aurait été une véritable aubaine.

Quelques heures plus tard, le silence était revenu. Seuls les crapauds se faisaient entendre. Mi avait froid mais ne voulait pas se plaindre, car tout le monde était logé à la même enseigne. Anwar donna le feu vert pour redescendre de l'arbre. Ils mirent leurs affaires à sécher et regagnèrent leur couche où chacun mit du temps à s'endormir, commentant la sérieuse expérience qu'ils venaient de vivre.



A l'aube de ce deuxième jour, la lumière manquait d'énergie et le temps semblait tourné irrémédiablement. La pluie n'était pas encore là mais ils savaient que ces deux premiers jours irradiés de soleil ne pouvaient durer. La saison des pluies s'installait progressivement. Humphrey toujours le premier levé, tout en préparant le déjeuner jetait un dernier coup d'œil sur la route à suivre. En effet, ils allaient enfin entrer dans le cœur de la forêt. Humphrey n'était jamais allé au-delà de cette limite, il savait intimement que le couple mythique qu'ils recherchaient se situait dans cette partie inexplorée, où les scientifiques s'étaient aventurés malencontreusement.

Mi, pensive et encore dans un demi sommeil, l'observait. Elle sentait un picotement au cœur et ne pouvait empêcher ces vagues de chaleur qui montaient en elle. Elle repensait à cette année-là où, sur la plage d'Awala, leurs regards s'étaient croisés. Tout deux, timides, s'étaient rencontrés à plusieurs reprises lors de la fête communale de Mana mais ne s'étaient jamais vraiment avoué ce qu'ils ressentaient l'un pour l'autre. Depuis le début, ils s'étaient à peine parlé mais avaient échangé de nombreux regards qui les rendaient décidément muets. Danitia taquinait Mi à longueur de temps et la mettait souvent dans l'embarras. Humphrey semblait prendre cela à la rigolade, tout du moins en apparence.

Mi finit par se lever et ranger son paquetage pour être fin prête à repartir. Elle donna un coup de main à Anwar pour marquer l'endroit afin de retrouver leur chemin au retour. Ils firent une grosse entaille dans l'immense racine du ficus dans lequel ils étaient montés la veille.

Avant de reprendre la marche, ils firent l'inventaire des vivres qu'il leur restait : six kilos de riz, cinq paquets de gâteaux, une dizaine de boîtes de sardines, quatre boîtes de pâté et un kilo de couac. Il leur restait deux bons jours de marche avant de rentrer sur le territoire mythique mais il fallait compter les journées de retour. Humphrey décréta que, au cours de cette marche, il faudrait faire preuve de discrétion s'ils voulaient manger du gibier et peut-être devra-t-il s'éloigner un peu du groupe afin de pouvoir chasser sans mettre personne en danger. Il annonça également le chemin qu'ils suivraient jusqu'au prochain arrêt. Déployant la grande carte de la région, il montra à ses amis leur emplacement exact et leur expliqua qu'il fallait suivre la crique sur une dizaine de kilomètres jusqu'à ce qu'elle rejoigne l'Amana. Le prochain campement serait au bord du fleuve. De fait, ils n'auraient pas besoin de marquer leur chemin en cassant des branches. Cependant, la progression dans cette luxuriante jungle n'en serait pas plus aisée.

Il ouvrait la marche, comme à son habitude, fusil cassé et sabre à la main, des gouttes d'eau perlaient déjà sur ses épaules dénudées. Mi, à quelques mètres de là, suivait le pas soutenu du meneur. Le silence était roi comme si toute la forêt retenait son souffle, elle s'était enfouie dans ses pensées et les yeux dans le vague, elle avançait comme une automate. Parfois elle relevait les yeux et rougissait. Le ciel était menaçant et à cette heure si matinale la pénombre sur les arbres rappelait étrangement le coucher du soleil. Personne ne faisait attention aux nuages chargés suspendus au dessus de leur tête et tous semblaient absorbés, capturés, absents de cet espace dans lequel ils évoluaient. L'humidité du sol remontait peu à peu en créant de légères vagues de brume. L'air s'alourdissait à chaque pas et même la rivière qui coulait à leurs côtés s'était tue. Quand, soudain, un rugissement brisa cette atmosphère.

Tous se figèrent. Extirpés de leurs songes, les battements de leur cœur tapaient dans leur poitrine. Humphrey chuchota à Anwar des paroles inaudibles pour les autres et en un instant nos quatre amis s'étaient regroupés en rond. Tout l'espace autour d'eux était couvert par leur paire d'yeux concentrée et inquiète. Les minutes paraissaient interminables et face à cette jungle épaisse et opaque, le sang s'agitait dans leurs veines et leur souffle s'accélérait. Rien ne se produisit. Au bout de dix minutes, Humphrey se mit à parler. Le jaguar avait dû passer sa route mais pendant ces longues minutes d'attente, il avait pu constater l'ambiance peu clémente de la forêt et s'était senti observé. Il pensait, alors, que le jaguar, tapi dans l'ombre, les épiait. Cette sensation ne s'estompait pas et il annonça qu'ils n'étaient plus seuls, qu'une présence s'était invitée non loin de là. Qui ? Pourquoi ? Il ne savait pas, mais il le ressentait

en lui. Le jaguar ne serait que l'annonce, le messenger d'une nouvelle dont personne ne connaissait le contenu. Il proposa de sortir les capes de pluies et de continuer.



Danitia, tout en cherchant dans son sac son habit, sentait une inquiétude monter en elle. Elle n'arrivait pas à savoir si cette sensation qu'avait eue Humphrey, qu'elle avait ressentie également, était de bon augure mais elle lui faisait confiance aveuglement et savait qu'il agissait pour l'intérêt de tous.

La pluie se mit à tomber et s'intensifiait d'heure en heure, l'avancée devenait pénible. Vers deux heures de l'après midi, ils atteignirent enfin l'embouchure de la crique. L'atmosphère était tendue et tous étaient sur leur garde, à l'écoute du moindre bruit étrange. Danitia sentait la faim lui tirailler l'estomac et attendait malgré tout patiemment l'ordre de s'arrêter. Ses jambes étaient lourdes et elle ressentait le besoin de faire le point, au calme, sur l'incident survenu plus tôt. Quand, enfin, Humphrey annonça : « Campons ici ! ». Ils venaient de déboucher sur un lieu mystique. Après toutes ces heures de marche où le fleuve ne laissait entrevoir que des scintillements discrets, l'épaisse forêt avait laissé place à une série de grosses roches plates d'un noir ébène qui s'étalaient sur toute la largeur du cours d'eau. Un peu plus bas, sur la rive gauche, on pouvait apercevoir un énorme ficus étrangleur, roi en son royaume accompagné de toute sa cour, une ribambelle de petits arbres solides et vigoureux. Le sol était tapissé d'une mousse souple et agréable sous le pied. Ce havre de paix apaisa les esprits.

L'eau qui s'écoulait, à deux pas, berçait l'air d'une musique fraîche et envoûtante. Danitia s'assit quelques instants sur les roches, quitta ses bottes, souleva son jeans et enfonça progressivement ses jambes dans la fraîcheur du fleuve. Elle contemplait tout autour d'elle

cette nature si accueillante, qui pourtant quelques heures plus tôt lui était apparue si redoutable. Le ciel coloré d'un ton orangé annonçait déjà la fin de la journée.

Humphrey s'activait déjà. Le couac lavé gonflait dans la marmite et nous sentions l'odeur du citron fraîchement pressé. Danitia pensait à sa famille. S'inquiétaient-ils de son absence ? Avaient-ils découvert la vérité ? Elle s'imaginait sa petite sœur en train de tout raconter. Mais non ! Elle chassa rapidement cette image et se leva, décidée à s'activer un peu. Se laver avant la nuit. Attacher son hamac, installer la bâche et donner un coup de main pour la fin du repas.

On apercevait Mi en train de se baigner, non loin de là. Son hamac était déjà installé. Quand Danitia s'approcha, elle lavait ses vêtements. Elle s'immergeait entièrement pour ôter le savon qu'elle avait frotté sur son pantalon. Danitia, en panguï et t-shirt s'allongea à son tour. C'était une libération, elle sentait chaque particule de son corps réagir à l'eau dont la température était largement inférieure à la chaleur extérieure. La journée avait été longue, elles n'avaient pas eu le temps de beaucoup parler. Danitia engagea la conversation avec une blague sur Humphrey : « N'est-il pas un homme à marier ? » lui lança-t-elle pour rire. Mi sourit. Danitia lui expliqua par la suite qu'elle avait ressenti, elle aussi, ce que Humphrey avait dit : un regard posé sur eux mais sans qu'elle sache de quoi il s'agissait. Ils avaient atteint le territoire des animaux, objets de leur quête. Mi, elle, ne ressentait rien, elle se sentait bien dans cette forêt, ni menacée, ni observée. Elle était fatiguée de cette longue marche et de ses surprises. Elle regarda Humphrey, au loin, qui soufflait sur le feu et conclut la discussion : « Oui, un homme à marier ! Allons l'aider ! »



Le repas dénoua les langues et Humphrey annonça à tout le monde que le campement serait aussi celui des jours suivants avant de repartir en direction de leur maison. Il fallait être rentré pour samedi et nous étions mercredi. Le retour devrait être plus rapide.

« Grand-mère, grand-mère ! Allez, termine ton histoire. »

Je m'étais arrêtée brusquement, observant autour de moi. La pénombre s'était installée dans la maison, les feuilles des arbres possédaient déjà leur ton rougeâtre à l'heure où le soleil se couche. On voyait les aigrettes, telles des avions de chasse, rangées en rang serré, regagner le littoral. Humphrey n'était pas encore rentré de la chasse mais il ne tarderait certainement pas.

Je m'étais laissé envahir par ces images du passé. Toutes ces émotions vécues, jadis, m'avaient fait oublier le temps présent. Je venais de revivre au travers du regard de mes petits-enfants cet épisode de ma vie, subjuguant et passionnant. L'expressivité de leur pupille traduisait leur étonnement, leur engouement et leur curiosité. La même qui à l'époque nous tenait en haleine. Cependant, il était tard et il me fallait revenir dans le présent afin de préparer le repas. Katia, l'aînée, avait compris et se levait déjà pour allumer les lumières. Les deux autres, restés sur leur faim, me firent promettre de continuer le lendemain.

Humphrey et moi avons survécu à cette expérience si particulière de notre vie et grâce à elle nous avons fait comprendre au reste du monde combien notre amour allait au-delà de toutes ces querelles communautaires. Danitia était, elle aussi, une grand-mère accomplie. Elle portait en elle, tout comme nous tous, ce lourd secret découvert lors de notre escapade. Elle



était devenue une femme importante de notre petite ville et avait largement contribué au développement de l'ouest ainsi qu'à l'intégration des siens dans ce système rigide de notre époque. Ses enfants, tout comme les nôtres, à Humphrey et à moi, étaient partis dans le lointain chercher des vies meilleures et revenaient parfois nous rendre visite. La saison des pluies, cette année, avait amené avec elle Katia, Eristal et Mariska, et, pour la première fois j'avais entrepris de leur transmettre ce savoir si étrange, dont je n'étais même plus sûre moi-même aujourd'hui. Danitia, Anwar, Humphrey et moi avons convenu d'en parler aux nouvelles générations. Enfants de nos enfants, éduqués et choyés loin de nous, loin de la Guyane. Sous forme de conte, l'histoire serait belle, nous soulageant ainsi de plus de cinquante ans de silence.



Au petit matin, après une nuit fraîche mais agréable, la forêt semblait susurrer ses secrets aux quatre enfants qu'ils étaient encore. Les morphos envahissaient peu à peu la crique et le vent entre chaque feuille palabrait allégrement. Quand Anwar ouvrit enfin les yeux, bercé par ces douceurs et ces caresses, il aperçut de petites gens qui emplissaient peu à peu l'espace. Le visage halé et de belles billes noires et perçantes s'approchaient progressivement du campement. Anwar referma les yeux, se frotta vivement les joues afin de se sentir tout à fait réveillé puis les rouvrit. Non, il ne rêvait pas. Il sentit son cœur battre vivement dans sa poitrine jusqu'à ce que son regard se posât sur Humphrey qui semblait être en train de discuter avec l'un d'entre eux. Plus rassuré et plus confiant, il s'extirpa de son hamac, enfila ses bottes et se leva. Danitia et Mi activaient le feu et préparaient le petit déjeuner. Elles paraissaient sereines et détendues.

Elle regardait Humphrey. Son allure et son assurance la rendaient nerveuse et heureuse à la fois. Elle savait que cette expédition pourrait être le théâtre d'une rencontre singulière entre eux, qu'il fallait qu'elle le fût car une occasion pareille ne se présenterait pas deux fois. Son regard s'était alors perdu dans le lointain et sa pensée s'était envolée vers des rêves éveillés tout à fait agréables et délectables.

Danita, concentrée sur l'ouvrage, laissait le feu prendre doucement. Chaque bûche possédait de petites parcelles incandescentes éparpillées de manière désordonnées. Seules quelques unes d'entre elles progressaient rapidement et un jaune profond jaillissait. Autour, tout paraissait si bizarre, si surprenant. Chaque nuage avait la forme parfaite et transmettait déjà son énergie. Nous aurions pu passer des heures à regarder : détaillant chaque chose des

yeux, évaluant chaque odeur qui embaumait l'air, percevant chaque son dans sa parfaite justesse.

Malgré son étourdissement, Anwar se convainquit d'aller auprès d'eux. Alors qu'il s'approchait, Danitia se releva et alla à sa rencontre. Elle lui dit des mots brefs mais précis : « Ne t'inquiète pas ! Tout va bien » qui résonnèrent en lui comme une Vérité absolue, indiscutable, totale. Rien de son être ne pouvait aller à l'encontre de ce message pourtant il ressentait une sensation d'une telle étrangeté... Rien ne lui était apparu aussi rassurant auparavant. Nous vivions un instant à la limite du rêve, sans que le temps n'existe, par delà nos sens et nos perceptions. Le décor prenait peu à peu une allure différente de ce que nous avions connu jusqu'alors. Ces êtres, semblables à nous et à la fois si différents nous accueillait chaleureusement. Ils semblaient vivre paisiblement dans ce coin retiré et quasiment inexploré. La journée n'était pas une journée, nous serions aujourd'hui incapables de dire combien de temps nous avons passé avec eux, une seconde ou une éternité. Nous avions, cependant, tous, le net souvenir de l'apparition des êtres mythiques. Notre expédition touchait à son but, tous absorbés dans cet espace, l'esprit dissout dans ce que nous vivions ; le palpable de la situation nous accaparait complètement.

Quand, au fond de la scène, dans une pénombre salvatrice et douce, apparut le long et gigantesque boa. Majestueux, son ondulation nous fit frissonner et le bruissement des feuilles, sous son corps lisse, suave, sembla envahir tout, autour de nous. Son ton vif, à la fois sombre et lumineux entra dans nos yeux progressivement, se faufilant le long des ondes qui le projetaient en nous. Splendide, les enfants ! Splendide ! Quel spectacle nous vivions alors ! L'énergie, nous la sentions dans chaque millième de centimètres. Puis, vint, dans le fracas des branches qui se brisent, le Paresseux. Son poil gris chiné déambulait parmi les étoiles. Nous ne doutions de rien, une plénitude assouplissait nos nerfs et progressait de synapse en synapse. L'union de ces deux êtres se révéla parfaite. Les chamans se levèrent alors et s'associèrent avec leur chant aux magies de ces sons. Humphrey, non loin de moi, me prit la main et approcha sa bouche de mon oreille. Dans un chuchotement, il me dit : « Je ne comprends pas cette langue mais j'en comprends le sens ! Et toi ? ». Je ne sus que lui répondre car sa main chaude dans la mienne avait perturbé l'équilibre dans lequel je me trouvais. Et pourtant, il avait raison, je comprenais aussi cette langue. Les chamans, captivés, racontaient l'Histoire de la Terre, le cycle naturel du monde dans lequel nous vivons. Les certitudes empiriques qui existent indépendamment de notre action, la graine qui jour après

jour pousse grâce au soleil, à la pluie, à la rosée qui goutte des arbres chaque matin. Sans que nous ne remarquions l'insertion, dans ce tout, du Boa et du Paresseux comme des chainons indispensables à toute forme de vie sur cette Terre.



Un fort rayon de soleil m'agressa ce matin-là pour m'extirper de mon rêve... Sentant mes jambes emmitouflées dans mon drap, j'ouvris les yeux et constatai qu'il s'agissait bien de mon hamac. Ce matin-là, je me dis que mon rêve avait été merveilleux et je me délectai encore de chaque image et fragments d'image qu'il me restait, celles que je vous raconte, ici et aujourd'hui. Mais c'est en réveillant les autres que nous comprîmes tous ensemble que nous n'avions peut être pas rêvé. Nous avons tous fait le même rêve, nous avons senti les mêmes sensations, nous étions tous dans le même état, au réveil ce matin-là. L'hallucination collective de nos chers chercheurs prenait enfin du sens et nous en prenions, tous, la mesure.

Rêve, réalité ! Le fait est que nous étions un peu déboussolés. Une fois le paquetage terminé, les discussions n'avaient pas repris. Personne ne voulait plus communiquer sur rien. Comme souvent, Humphrey prit la carte, comme pour nous dire qu'il fallait entamer le retour. Nous étions tous évidemment conscients qu'il fallait rentrer. Nous quittions la clairière pour nous enfoncer sur un layon plus étroit à travers les lianes et les grosses feuilles quand un rugissement se fit entendre. Le même d'il y avait quelques jours. Danitia aperçut non loin d'elle une mue immense et spectaculaire. La Vérité nous sauta aux yeux et nous sûmes à cet instant précis que nous ne pourrions en parler à personne et que notre vie était changée à jamais ! Nous fîmes un pacte pour ne dévoiler ce secret qu'à vous : enfants de nos enfants vivant loin de cette immensité verte.

« Mais, grand-mère, je peux te poser une question ? ...

Etiez-vous heureux ? »